

CHRONIQUE DES VOYAGES

CHEZ LES BA-YANSI.—LES SACRIFICES HUMAINS

Parmi les peuplades récemment visitées par les explorateurs du Congo, les Ba-Yanzi méritent une mention spéciale. Ils n'appartiennent pas à la race nègre, si nous nous en rapportons aux ethnologistes, mais à la famille Bantu, qui comprend toutes les tribus riveraines des lacs Tanganyika et Nyassa et du Zambèze. D'une taille élevée, de formes sculpturales, ces indigènes ont la peau couleur chocolat, la chevelure abondante et possèdent, avec une intelligence prompte, une vigueur remarquable ; mais, comme nous avons pu récemment le constater, un fétichisme abject les dégrade, et leur vénération pour leurs "sorciers" et leurs rois bouchers, les livrent au même despotisme que les nègres guinéés. Chez eux, la vie de l'homme compte pour rien et le sang des sujets y coule, comme d'une source intarissable, sous le fer des sacrificateurs. Quelques voyageurs n'ont même pas hésité à penser que certaines tribus étaient anthropophages, bien que d'autres explorateurs, Stanley, par exemple, aient cru reconnaître dans les rangées de crânes exposés le long des villages et à quelques centimètres au-dessus du sol, des ossements de chimpanzés ou "hommes des bois," singes énormes, hauts de plus d'un mètre, et marchant comme des hommes en s'appuyant sur un bâton. Le professeur Huxley, qui a longuement et minutieusement examiné des crânes ainsi recueillis au village de Kanpuzza, persiste à les rapporter à la race nègre d'Afrique et trouve une preuve de cannibalisme dans les coups de hachette dont ces boîtes osseuses avaient été frappées, alors que les victimes étaient encore vivantes.

M. Ward avait eu occasion de voir, à Bangala, un cannibale bien connu, réputé pour avoir "mangé huit de ses épouses," et il avait envoyé à Londres toute une collection d'ustensiles employés dans les festins anthropophagiques. Ce sont deux cuillers et une fourchette de forme et de dimension singulières.

De fabrication grossière et sans ornements, ces instruments révèlent l'industrie primitive des tribus aussi ignorantes que barbares, et si le cannibalisme règne en Afrique, on ne saurait imaginer un couvert plus approprié à un repas de cannibales.

Les riverains du Congo, à une certaine distance de la mer, notamment vers Vivi et Tsanghila, bien qu'appartenant à la race Ba-Yansi, ne sont guère moins barbares que ceux du Congo intérieur.

L'esclavage règne chez eux avec une telle tyrannie que les femmes et les épouses du chef de famille, lorsque le maître vient à mourir, doivent s'attendre à être brûlées vivantes, afin de le servir dans l'autre vie. Un certain nombre d'esclaves, parmi

les plus fidèles et les plus dévoués, doivent en outre, être égorgés à cette occasion ; leurs crânes serviront à décorer le monument commémoratif érigé au défunt et consistant en un tertre conique en terre glaise, couvert de figures grotesques et fantastiques, couleur d'ocre. Pour donner, sans doute, un aspect plus majestueux à cette tombe bizarre, on suspend d'ordinaire au toit qui le protège un parapluie de fabrication européenne, vendu à prix d'or par un marchand d'outre-mer.

Toutes les tombes des indigènes riches ou aisés n'ont point cet aspect grotesquement funèbre ; la plupart sont uniquement décorées de bâtons, au bout desquels se balancent des dépouilles d'animaux en guise d'oriflammes, et sont recouvertes par un amas de vaisselles, bouteilles et ustensiles, d'origine également européenne et brisés en mille pièces : c'est là le symbole de l'opulence du défunt et d'un sacrifice accompli en son honneur. Presque partout, le ridicule côtoie le terrible, chez ces peuplades primitives.

Suivant Cavazzi, les nègres du Congo croient que l'homme quitte, en mourant, une vie misérable, pleine de traverses et de peines, pour entrer dans une autre remplie de félicités et de plaisirs. Cette opinion justifie les mauvais traitements qu'ils infligent aux malades pour hâter leur mort.

Le voyageur italien raconte avoir vu plus d'une fois les parents d'un nègre à l'agonie "lui tirer le nez et les oreilles de toutes leurs forces, lui donner des coups de poing sur le visage, lui agiter les bras et les jambes avec violence et lui fermer la bouche pour l'étouffer plus promptement ; d'autres le prenaient par les pieds et par la tête et le laissaient tomber après l'avoir élevé le plus haut possible ; d'autres, se mettant à genoux sur sa poitrine, la foulaient de manière à



Les crânes décorent le monument.—Page 528, col. 3



D'un seul coup, l'exécuteur sépare la tête du corps.—Page, 529, col. 2.